

Fiction & Cie

Chantal Thomas

Café Vivre

Chroniques en passant

Seuil

CAFÉ VIVRE

Fiction & Cie



Chantal Thomas

CAFÉ VIVRE

Chroniques en passant

Éditions du Seuil

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-145177-1

© Éditions du Seuil, avril 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

*Mes vifs remerciements à Yves Harté
qui m'a ouvert les pages de Sud Ouest,*

*à Olivier Mony, artisan de cette rencontre
et complice de mes retours dans la lumière d'Arcachon,*

*à Christophe Lucet, pour ses attentives
et amicales relectures.*

Le temps passe en thés brûlants, en propos rares, en cigarettes, puis l'aube se lève, s'étend, les cailles et les perdrix s'en mêlent [...] Finalement, ce qui constitue l'ossature de l'existence, ce n'est ni la famille, ni la carrière, ni ce que d'autres diront ou penseront de vous, mais quelques instants de cette nature, soulevés par une lévitation plus sereine encore que celle de l'amour, et que la vie nous distribue avec une parcimonie à la mesure de notre faible cœur.

Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*

Préface

Pendant quatre ans, de 2014 à 2018, au rythme d'une chronique par mois (à l'exception des deux mois d'été juillet et août), j'ai écrit pour le journal *Sud Ouest* les textes ici réunis. Le dictionnaire Littré nous donne du mot « chronique » les définitions suivantes : « 1. Annales selon l'ordre des temps, par opposition à histoire où les faits sont étudiés dans leurs causes et leurs suites. 2. Ce qui se débite de petites nouvelles courantes. » Quand, au hasard de mes pérégrinations d'un pays à l'autre, d'une ville à l'autre, ou à l'intérieur d'un même lieu, je m'installais dans un café pour noter des éléments de ma prochaine chronique ou l'écrire d'une traite dans l'urgence de la *deadline*, je n'avais pas le sentiment que celle-ci entrait dans la catégorie « Annales selon l'ordre des temps ». D'ailleurs, elle ne s'opposait pas à l'histoire. Elle pouvait la croiser, mais hors toute hiérarchie de savoir et d'interprétation, loin d'une volonté d'élucidation. Seulement, selon la trame fluide d'un film pour soi. Le plus souvent flottants par rapport à un ancrage temporel précis, ces textes sont également détachés d'une actualité brûlante,

des événements à la une des journaux, qui plus tard, selon une sélection largement imprévisible, seront considérés comme décisifs, ou bien, à l'inverse, annulés.

Ce qui, au fil des mois, a piqué mon attention et suscité mon envie d'écrire relève d'un intérêt purement subjectif. Les êtres, les rencontres, les lectures, les images et incidents qui m'inspirent et me donnent à rêver n'entrent pas dans un cadre préétabli. Ils participent de moments fugitifs, voués à l'effacement. Ce sont les mêmes principes, les mêmes affinités qui, lorsque je travaille à un roman « historique », me font préférer les personnages marginaux aux acteurs de premier plan. Sauver de la nuit deux enfants mariés par calcul politique, à l'époque de la Régence (*L'Échange des princesses*), une jeune fille reléguée pour les plaisirs du roi Louis XV dans la maison close du Parc-aux-Cerfs jouxtant le château de Versailles (*Le Testament d'Olympe*), ou encore, à la veille de la Révolution, les émotions d'une lectrice aveuglée d'innocence et éperdue d'amour pour Marie-Antoinette (*Les Adieux à la Reine*)... Ces fantômes du passé, rois-enfants, courtisane aux abois, simple lectrice-adjointe, n'étaient pas faits pour surmonter les siècles. Par leur état même ou parce qu'ils figuraient dans des épisodes peu glorieux, ils étaient davantage du côté des traces sur le sable que du côté des inscriptions dans le marbre. Mon désir de les faire à nouveau exister, de leur vouloir la chance d'une forme de survie, même éphémère et tissée d'imaginaire, se retrouve, analogue, dans mon refus, ici, de privilégier les faits et personnages jugés objectivement importants sur la scène contemporaine. Cependant – attentats

terroristes contre *Charlie Hebdo*, au Bataclan, élections présidentielles, de Donald Trump, d'Emmanuel Macron, durcissement des lois d'immigration, etc. –, ils sont là, à l'horizon du quotidien, tantôt loin, tantôt proches. Ils participent de sa tonalité, et parfois changent notre regard, bouleversent la carte de notre monde et son relief.

Des chauffeurs de taxi, des voyageurs du métro, un garçon qui demande son chemin, des héros et héroïnes de faits divers, des amoureux qui enferment leur cœur au cadenas, un poète acharné à noter, à l'insu de ses supérieurs, ses mots du jour traversent ces pages. Ils fréquentent, avec le naturel et la liberté qui président à nos rêves éveillés, Casanova, Roland Barthes, Patti Smith, Catherine de Russie, Corto Maltese, ou la princesse Palatine. Sans oublier quelques figures chères de mon enfance, ma mère nageuse, mon grand-père bien-aimé... De même se juxtaposent des lieux constitutifs de moi-même (Arcachon, Nice, Paris ou New York) et d'autres (tels Montréal, Kyoto, Taipei...) pris dans l'élan de la découverte avec les nouveaux tracés et les nouvelles amitiés qu'il appelle.

On peut lire *Café Vivre* comme un journal de voyage, si l'on croit que chaque matin contient une occasion de départ et une chance d'aventure, émotive, intellectuelle – la recherche d'une certaine qualité de vibrations. Si l'on pense que, à la différence de ce qu'affirment les partisans du roman sociétal et de la sociologie comme meilleure grille de lecture, un individu n'est pas un chiffre dans un tableau de statistiques. Il ne se réduit

pas à un ensemble d'informations objectives et de données politiques. Certes, il doit y répondre, s'y adapter, a peut-être les moyens d'essayer de les contrecarrer, ou jouit du luxe de s'aménager des échappatoires, mais elles ne constituent pas le dernier mot de sa vérité. À propos des années durant lesquelles elle écrivait *Mémoires d'Hadrien*, Marguerite Yourcenar, songeant à la fois à la Villa Adriana, en Italie, et à la façon dont elle-même était nuit et jour obsédée par l'idée de son roman, note : « Lieux où l'on a choisi de vivre, résidences invisibles qu'on s'est construites à l'écart du temps. » Chacun porte en soi quelque « résidence invisible » ou « chambre à soi », pas nécessairement atelier de création, mais domaine secret, souvent insoupçonnable de l'extérieur.

Dans *Cafés de la mémoire* j'ai écrit mes errances de jeunesse, ma quête d'expériences et de philosophie à travers les longues heures (en apparence) perdues à causer, boire, rêvasser dans des bars étudiants et des bistrotis bohèmes. *Café Vivre*, dénué de toute vision rétrospective, répète au présent l'instant où l'on fait une pause, où l'on s'assoit sous un arbre, à une terrasse, où l'on s'arrête à un carrefour, sur une plage, au milieu du chemin, pour, simplement, regarder autour de soi.

Désinvoltes quant à l'ordre des temps, ces textes ne le sont pas quant à celui des saisons. D'après mon calendrier intime, le fil des mois ne suit pas la chronologie d'un agenda mais la ronde des saisons (j'ai une tendresse particulière pour la manière dont Pierre Bonnard, merveilleux peintre d'une nature surabondante, gorgée de couleurs, utilisait l'essentiel de ses agendas

pour des croquis au crayon et des notations atmosphériques comme « beau nuageux », « beau orageux », « pluie », « beau mistral », « brumeux »). Et c'est le cycle du renouveau, « la fête du vert » comme on disait au Moyen Âge, qui marque son rythme. Un rythme libre et désordonné, puisque aujourd'hui, avec la rapidité des voyages en avion, il suffit de quelques heures pour sauter d'une France hivernale à une Argentine en plein été, ou d'un premier bain dans la baie des Anges à une giboulée de neige à Montréal. Peu importe ces bizarreries. Les sensations sont encore plus aiguës, l'exaltation sensuelle, poétique, de l'arrivée en est renforcée, et l'on pratique les menus rites d'installation avec d'autant plus de ferveur. Les « Annales selon l'ordre des saisons » sont très attentives aux détails.

La romancière et poétesse japonaise Sei Shônagon, dame d'honneur à la cour impériale au début du XI^e siècle, donne dans *Notes de chevet*, à côté de « Choses dont on néglige souvent la fin », « Choses qui égayent le cœur », « Fleurs des arbres », « Pics », « Bacs », « Oiseaux », « Insectes », « Choses que l'on ne peut comparer », « Choses détestables », « Choses qui font battre le cœur », « Fleurs des herbes », « Cascades », « Choses qui font naître un doux souvenir », et bien d'autres, une liste de « Choses qui ne font que passer » :

Un bateau dont la voile est hissée.

L'âge des gens.

Le printemps, l'été, l'automne et l'hiver.

C'est parce qu'elles ne font que passer qu'elles sont tellement « Choses précieuses ». Et qu'il importe d'en rendre compte, de trouver un moyen, aussi ténu et fragile soit-il, de les fixer dans le souffle de leur passage – dans sa déchirante beauté.

Café Vivre

Je reviens du Japon. Plus précisément d'un voyage qui m'a fait revoir Kyoto et Osaka, et découvrir, plus au nord, les sources thermales de Yamanaka Onsen, la grande et belle cité de Kanazawa et la petite ville de pêcheurs de Wajima, balayée par des vents glacés de Sibérie qui, au marché, font voltiger sur leur fil de minces lamelles de poissons séchés. Comme je ne comprends pas le japonais, la moindre démarche est pour moi l'occasion de me perdre, avec le sentiment de m'être égarée dans un labyrinthe dont je ne sortirai jamais. Et même si une voix intérieure me murmure : C'est pour cela que tu voyages – pour le dépaysement, pour l'excitation d'évoluer dans un lieu où tu ne reconnais rien. Rien de rien, en l'occurrence ! Car c'est une chose de lire des panneaux indéchiffrables, c'en est une autre de ne pouvoir même les lire. De les considérer au mieux (si l'on croit pouvoir les ignorer) d'un point de vue esthétique, au pire (si l'on a vraiment besoin de savoir ce qu'ils signifient) comme une énigme infernale. Tout se joue dans ce balancement entre l'insouciance

de l'enfant et l'angoisse de l'étranger, le plaisir de l'esthète et l'anxiété de l'illettré.

Il y a deux ans, alors que j'étais dans un couloir de métro d'Osaka et que je ne trouvais pas la direction pour un train de banlieue qui devait me conduire à l'université Kansai où j'étais supposée donner une conférence (en fait, je m'étais trompée de date, ma conférence était prévue pour le lendemain !), je poursuivais en vain des voyageurs pressés, totalement hermétiques à ma question. Enfin, une dame a bien voulu s'arrêter. Elle n'a rien compris elle non plus, mais elle m'a gratifiée d'un sourire, d'un salut et, avant de reprendre son chemin, d'un minuscule fer à cheval en tissu brodé, un délicat porte-bonheur, qui s'est niché au fond de ma poche et ne m'a plus quittée (je m'en sers maintenant pour coincer la porte de mon congélateur). Désormais, je pouvais me perdre de gaieté de cœur et continuer de scruter pour le seul intérêt de leurs traits des idéogrammes tous également opaques.

Mais de retour à Kyoto, où je séjournais, et en flânant plus à loisir, des mots écrits en français – surtout des noms de cafés et de magasins de luxe – ont commencé de me sauter aux yeux. Des mots comme *Apaiser*, *Pure Pure*, *Paris*, ou *Purée de Fleurs* pour des instituts de beauté, *Boulangerie Copeaux*, *Avancer*, *Plaisirs Sucrés* pour des boulangeries et pâtisseries, mais c'est pour désigner des cafés et des bars que ces petits fragments de ma langue natale se sont multipliés. Je rêvais sur le *Bar S*, *Le Petit Mec*, le *Café Elle*, le *Café Comme Ça*, *Voir Clair*, le *Café Cattleya*, le *Bistrot La Minette*, le *Tea Room Bon Cup*, ou le *Bon Bon Café*, au bord de la

rivière Kamo, qui est finalement devenu mon favori. Je m’y trouvais bien bien de rester avec ma *cup* devant la large baie vitrée à contempler les hérons figés à contre-courant, les noirs corbeaux, divers musiciens en train de répéter un morceau, ou les gens qui traversaient la rivière en sautant d’une tortue de pierre à l’autre. Je flottais bien bien, dans une douce euphorie. À côté de moi, on parlait et riait. Les sons des conversations se mêlaient aux cris d’oiseaux et aux accords de la flûte au-dehors. Je les écoutais comme une musique. Et je pensais à cette remarque de Nicolas Bouvier dans *Le Vide et le Plein. Carnets du Japon (1964-1970)* : « Les Français, outre qu’ils “mangent mal” une fois passée la première frontière, sont en général trop pressés de faire de la littérature ou de l’esprit. Ils sont trop pressés de comprendre et cette rapidité leur nuit. Au lieu de regarder passer et repasser les idées, ils les attrapent au vol et leur tordent le cou. »

J’étais une habituée du *Bon Bon Café* jusqu’à ce que je découvre le *Café Vivre* et que prenne sens avec lui, avec la force active du verbe vivre, la raison de ma fascination pour ces vocables français au charme troublant. L’effet de dépaysement et d’étrangeté touchait aussi ma langue maternelle, mon identité coutumière, mes rythmes les plus habituels, et le fait de vivre devenait ou redevenait une aventure neuve – un premier pas.

La maison au pied de la dune

Mes grands-parents maternels ont vécu cette révolution dans le régime de leur existence : la loi de 1936 sur les congés payés. Et comme mon grand-père était dessinateur dans des bureaux de la SNCF (il était « cheminot », un terme qui, petite, m'évoquait un roman de la comtesse de Ségur, *Diloy le chemineau*, ce qui me laissait songeuse), ils ont pu choisir de belles destinations. D'abord, le lac de Côme, où ma grand-mère eut la révélation des lauriers-roses ; puis, l'été suivant, Arcachon, qui décida d'un changement de leur destinée et, bien des années plus tard, de la mienne.

Ils avaient choisi Arcachon à cause de son air à la fois iodé et saturé d'émanations balsamiques et résineuses, et de ses effets spécifiques sur les poumons, car mon grand-père souffrait, à la suite de la guerre de 1914-1918, de problèmes pulmonaires. Ils avaient donc quitté Versailles avec l'idée de profiter au maximum de ce temps béni de quinze jours au bord de la mer, quinze jours à être payé pour ne rien faire, à découvrir l'art du *farniente*, un talent pas si évident en dépit de ses allures d'extrême facilité. Ma grand-mère s'interrogeait

Jardinière Arlequin
conversation avec Alain Passard
Mercurie de France, 2006

Chemins de sable
conversation avec Claude Plettner
Bayard, 2006
et « *Points Essais* », n° 596

L'Invention de la catastrophe au XVIII^e siècle
Du châtement divin au désastre naturel
livre collectif codirigé avec Anne-Marie Mercier-Faivre
Droz, 2008

Cafés de la mémoire
récit
Seuil, « Réflexion », 2008
et « *Points* », n° P4657
Prix littéraire de la ville d'Arcachon

Le Testament d'Olympe
roman
Seuil, « Fiction & Cie », 2010
Thélème, 2011
et « *Points* », n° P2674

Dictionnaire des Vies privées (1722-1842)
codirigé avec Olivier Ferret et Anne-Marie Mercier-Faivre
préface de Robert Darnton
Oxford, Voltaire Foundation, 2011

L'Esprit de conversation
Trois salons
essai
Payot, « Rivages Poche », n° 706, 2011

Casanova
La passion de la liberté
codirigé avec Marie-Laure Prévost
Bibliothèque nationale de France/Seuil, 2011

L'Échange des princesses
Seuil, « Fiction & Cie », 2013
Thélème, 2013
et « Points », n° P3327

Un air de liberté
Variations sur l'esprit du XVIII^e siècle
essai
Payot, 2014
Prix de l'Essai de l'Académie française, 2014

Pour Roland Barthes
Seuil, « Fiction & Cie », 2015
« Points Essais », n° 891

Souvenirs de la marée basse
Seuil, « Fiction & Cie », 2017
et « Points », n° P4835

« *Sous la surface nue* » in *Osons la fraternité !*
collectif sous la direction de Michel Le Bris
et Patrick Chamoiseau
Éditions Philippe Rey, 2018

East Village Blues
Photos d'Allen S. Weiss
Seuil, « Fiction & Cie », 2019
Prix Le Vaudeville 2019